

## Les avis de notre Cercle des lectrices

*L'autrice nous offre ici une lecture sensible, mais lumineuse et positive, qui danse sur la frontière entre la vie et la mort.*

*C'est un récit qui offre une réflexion sur le sens de la vie, du partage humain et de l'empreinte que l'on peut laisser derrière soi.*

*Cette histoire montre que même les gestes les plus simples peuvent avoir un impact profond sur les autres, parfois sans que l'on s'en rende compte. C'est une lecture qui aborde la culpabilité, le pardon, notamment envers soi-même, la solitude, les regrets et les blessures intérieures que chacun peut porter en silence.*

*C'est aussi une invitation à s'exprimer, à ne pas garder ses émotions pour soi et à tisser des liens humains sincères.*

*J'ai trouvé cette lecture délicate, touchante et surprenante...*

Cora @cheznous\_noucora

*Un roman profondément touchant, porté par une grande douceur. Je me suis rapidement attachée à Amaranthe, mais aussi aux personnages qui gravitent autour d'elle, chacun apportant sa voix et son histoire. L'ensemble forme une fresque humaine riche et émouvante. J'ai été sensible à cette atmosphère presque suspendue, portée par une écriture agréable et empreinte d'émotion. Le récit, ponctué de légers rebondissements, maintient une tension discrète mais bien présente. J'ai particulièrement apprécié la manière dont le deuil est abordé, avec justesse et sensibilité, ainsi que cette réflexion sur ce qui nous construit et sur notre capacité à évoluer au fil du temps. Une lecture pleine d'humanité, qui m'a offert un très beau moment dans ce carrousel.*

Emilie @la\_pal\_de\_la\_licorne

*Difficile de trouver les mots justes pour vous faire ressentir le tourbillon d'émotions que ce roman m'a fait vivre... Il m'a surprise... Il m'a remuée et émue... Il m'a déroutée mais surtout, il m'a fait réfléchir... Découvrant au fil des pages le passé intrigant et bouleversant de ses personnages, l'auteur nous plonge en effet dans une profonde réflexion sur le sens de nos existences, la trace que l'on souhaiterait laisser de notre passage sur Terre... et cette puissance des liens invisibles qui nous lient les uns aux autres. La plume poétique et pleine de sincérité ajoute une force incontestable à ce roman... le fameux BAN de cette infirmière peu ordinaire n'a pas fini de résonner en moi...*

**UN ROMAN PUISSANT À DÉCOUVRIR ABSOLUMENT !**

Caroline @les\_petites\_lectures\_de\_caro

*Une lecture émouvante qui nous fait visiter les tréfonds de l'âme d'où ressurgissent la beauté et la puissance des liens humains. Un roman choral où chaque personnage s'offre un espace suspendu pour exprimer sa vulnérabilité, ses zones d'ombre. Chacun porte le poids invisible des blessures qui oppressent, qui empêchent de vivre intensément et de savourer la magie de l'instant présent, ces blessures qui nous retiennent d'être totalement nous-mêmes, allant jusqu'à freiner notre évolution. Derrière chaque sourire ou égarement se cache une histoire qui mérite d'être écoutée. Chacun portant ses blessures, ses regrets et ses espoirs dans la plus grande discrétion et pudeur. Entre vie et mort, confidences et silences, ce roman nous invite à réfléchir sur notre pouvoir de réparer les erreurs commises dans le passé, à déceler les parts invisibles de chacun, à écouter notre intuition et à voir avec notre cœur, à donner du sens à notre vie. En ligne conductrice, plusieurs interrogations nous effleurent l'esprit avec beaucoup de douceur et délicatesse, comme la réalisation de nos rêves, la trace que l'on souhaite laisser derrière nous et ce que nous faisons de notre vie. Une lecture qui nous invite à nous relier aux autres, à ne pas porter de jugement hâtif et surtout, à être plus vivants que jamais.*

Céline @celineloverreading

*Je suis touchée en plein cœur par cette histoire douce-amère, à s'offrir et à offrir sans hésiter à ceux qui nous sont chers. Ayons tous en mémoire la préciosité de la vie.*

*J'ai quitté à regret Amaranthe, Corinne, Yacine et les autres mais je les garderai tous dans un coin de ma tête et de mon cœur. Ils feront partie de mes invisibles les jours de doute ou d'angoisse.*

*Merci à l'auteurice de m'avoir fait ressentir autant d'émotions, de m'avoir plusieurs fois fait passer des larmes aux yeux au sourire aux lèvres. Elle a réussi à aborder des thèmes délicats mais universels tout en y apportant de la lumière. Et en toile de fond, elle distille des messages qu'il est bon d'entendre encore et encore : il est possible de transformer les épreuves en opportunité et il n'est jamais trop tard pour faire la paix avec soi-même.*

Sylvie @mimilitavecmoi

*Comment ne pas être touchée par cette histoire ? J'ai été immédiatement happée par ce livre. On est tout de suite touché par chacun de ces personnages. Amaranthe se trouve dans le coma et elle écoute les confidences des personnes qui ont croisé sa route. On est plongé dans le coma comme Amaranthe et on a envie d'en sortir pour réconforter les personnes qui viennent lui parler et se confier. Au fil de l'histoire, on découvre les deuils et la difficulté de les vivre car la terre ne s'arrête pas de tourner. Cela m'a rappelé le même sentiment que lorsque ma grand-mère est décédée : la vie continue avec l'absence de l'autre. Cette histoire est poignante et prenante, je n'ai pas pu lâcher ce livre. C'est parfois difficile à lire car on a envie qu'Amaranthe sorte de l'hôpital. On voit une belle solidarité qui s'installe entre les personnages qui ne se connaissent pas et qui finissent par se découvrir les uns les autres, puis Amaranthe. Ce livre nous montre que la force des rencontres et des liens peut aider à réparer les âmes endeuillées. Un roman plein de résilience et d'émotions que j'ai adoré jusqu'à verser une larme au dernier chapitre.*

Sandra @sandyvez

Le Carrousel des invisibles, c'est un moment suspendu dans la vie d'Amaranthe, une infirmière discrète, une de ces personnes qui passent toujours inaperçues. Un moment hors du temps, et c'est une vie qui bascule. Puis, ces vies qui se croisent et qui s'en trouvent bouleversées. Une grande douceur se dégage de cette histoire qui m'a profondément émue. Se laisser sombrer lorsque l'on perd le fil de son existence. Nous avons tous des invisibles qui nous côtoient et qui parfois nous empêchent d'aller de l'avant. Il suffit d'une main tendue, d'un petit coup de pouce pour espérer que les choses changent. Des confidences et l'envie de rétablir un équilibre, de réparer les cœurs et les âmes. Ce roman met du baume au cœur.

Bravo à l'autrice pour sa plume délicate et cette magnifique histoire.

Vanessa @lesloisirsdevaness

*Amaranthe,*

Merci de m'avoir permis d'écouter vraiment. Pas seulement des mots, mais des vies entières déposées avec pudeur, parfois avec une urgence presque douloureuse. Ces inconnus qui se sont approchés de toi, t'ont choisie, toi, immobile, pour confier ce qu'ils n'arrivaient plus à porter seuls. Leurs chagrins, leurs peurs, leurs regrets... tout ce qui pèse trop lourd quand on le garde pour soi.

J'ai été le témoin discret, bouleversée par ces instants suspendus. J'ai ressenti chaque fissure, chaque espoir fragile, chaque souffle de résilience. Il y a dans ces confidences quelque chose de profondément humain, de presque sacré. Au bord de ton silence, les masques pouvaient enfin tomber. J'ai été touchée par cette façon qu'ils ont, sans le savoir, de réparer un peu, de réparer beaucoup. Toi qui voulais rétablir un équilibre, peut-être que, sans bouger, tu y es parvenue.

En refermant ces pages, moi aussi je me suis sentie un peu plus légère...

Sabine @binou0\_bouquine

Giulia Larigaldie

Le Carrousel  
des  
invisibles

JouVence  
roman

## **De la même autrice aux Éditions Jouvence**

*Et la vie reprit à petites foulées*

## **Dans la même collection aux Éditions Jouvence**

*La Prima Donna du bus*, Cécilia Duminuco

*Le Café des âmes sensibles*, Fanny Marie Gufflet

*Marguerite ou les confidences d'une boîte à chaussures*, Céline Colle

*Le soleil brille toujours au-dessus des nuages*, Aurore Brevet

*Le Jeu des possibles*, Bénédicte La Capria

*Comment j'ai résolu l'épineux problème du changement climatique*

*(et trouvé l'amour)*, Sofia Giovanditti

*Sous les arbres du destin*, David Perroud

*Amour, whisky & étiquettes*, Elsa Page

*La Promesse du silence*, Catherine Balance

*Ce sera lui*, Laurent Grima

*Le Sac à main d'une autre vie*, Victoria Lecointe

## **Éditions Jouvence**

Route de Florissant, 97 – 1206 Genève – Suisse

Site Internet : [www.editions-jouvence.com](http://www.editions-jouvence.com)

E-mail : [info@editions-jouvence.com](mailto:info@editions-jouvence.com)

## **Catalogue gratuit sur simple demande.**

© Éditions Jouvence, 2026

ISBN : 978-2-88984-109-7

Couverture : Studio Piaude

Illustrations de couverture : Shutterstock © ChipVector, © annaskurnia, © kichikimi

Correction : Stéphanie Hourcade et Céline Dutt

Mise en pages : Frank Pîtel

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation réservés pour tous pays.

*For meine media naranja.*

*Pour tous les invisibles et, en particulier,  
pour tous ceux qui exercent un métier de l'ombre.*

# Première partie

*Lundi*

**L**e camion est à l'arrêt, j'ai le temps de traverser. Un dernier regard pour mon chevalier harnaché dans sa tenue barrée de bandes réfléchissantes, le bras levé vers moi. Un bruit de frein. Puis plus rien.

*Lundi*

Je ne sens rien. Pas de douleur. Pas de non-douleur. C'est étonnant, déconcertant. Des yeux inquiets sont rivés sur moi. Dans le premier cercle, je distingue le jeune apprenti de ma boulangerie, « mon » éboueur, et un inconnu qui se cramponne à son casque avec des montagnes russes dans le regard. Anxiété, colère, soulagement : ça brasse sec là-dedans, tout est sens dessus dessous.

Je soulève la tête et tente un sourire. Il sort de guingois. Mais ça le fait. Enfin, on dirait. Ils s'écartent, le soleil retrouve un peu de place entre eux et moi. Je respire mieux. J'essaie de me redresser avec prudence. Des bras me soutiennent. Je tangué un instant puis me stabilise en position assise. Toute cette attention m'opresse. Je tente de l'ignorer en effectuant un rapide inventaire de mes membres : tout y est ? Tout fonctionne ? Je lisse vers mes genoux ma robe fleurie. Mes paumes blanches sont maintenant peintes de noir et de rouge : cela forme un joli tableau abstrait. Souvenirs de mon enfance, les chutes, la brûlure sur la peau écorchée qui mettait longtemps à disparaître, bien après les

baisers soufflés distraitemment par Maman, sur le coup, des larmes puis plus rien, alors que ça piquait encore et que mon cœur réclamait, sevré trop tôt.

Quelqu'un me secoue sans cesse l'épaule. Ça m'ancre dans mon corps qui ne ressentait plus rien. Soudain, les bruits éclatent et m'agressent. Je me les prends en pleine figure. « Appelez le Samu. » « Laissez-la respirer. » « Ça va, ça va, ça va, ça va ? » « Calmez-vous, monsieur. Et lâchez-lui l'épaule. »

J'ai l'impression qu'il s'agit d'une scène burlesque. Du mauvais théâtre. Les cris du perroquet affolé, son disque rayé « Ça va, ça va, ça va, ça va ? ». Son casque est tombé à terre dans un bruit sourd. Le chant des oiseaux. Les deux avions qui tracent une croix dans le ciel bleu pâle. Des branches encore nues qui ondoient doucement sous le souffle du vent frais. Puis une sirène s'approche et couvre bientôt tout le brouhaha alentour.

Le rouge du véhicule, le bleu clignotant de la sirène. Un pompier s'agenouille devant moi. Je le reconnais, je l'ai déjà vu plusieurs fois à l'hôpital. Il m'examine rapidement, m'interroge : « Vous avez perdu connaissance ? » Cette question, c'est comme une claque qui me renvoie d'un coup à ma réalité, aux gestes que j'accomplis, aux mots que je prononce tous les jours sans même plus les entendre. D'habitude, c'est moi qui fais tout cela. Je retrouve mes esprits après cet égarement de mauvais goût. Je souris. Je rassure : je dois aller à l'hôpital, je ferai un examen complet aujourd'hui, c'est promis. Mais je vais être en retard, est-ce

que les pompiers pourraient me déposer à mon travail, enfin si ce n'est pas trop compliqué, je ne voudrais pas déranger ?

Mon jeune éboueur me fixe et demande : « Quel hôpital ? » C'est la première fois que j'entends sa voix. Un peu butée. Défiante. Une voix qui marque son territoire, prête à l'attaque. Une rugosité dont la texture me séduit. Je lui souris, j'espère qu'il ne remarque pas mon léger strabisme ? C'est le pompier qui répond à ma place : « Hôpital Sainte-Anne. »

Raclément de gorge : « Bon, Yacine, la tournée ne va pas se faire toute seule. »

Yacine ? Quel magnifique prénom ! Yacine me rend mon sourire, en vitesse, pas de feux d'artifice dans ses yeux que je vois de près pour la première fois. Un peu de distance, un peu de prudence ? Sa prunelle est grise. Ça tombe bien, le gris, c'est ma couleur préférée. Les gens pensent que c'est une couleur triste. Mais pas moi. J'adore les nuances infinies qu'elle peut déployer, cette profondeur, ce velours qu'on a envie de caresser. Les siens sont gris clair, avec un peu de jaune : un gris chaud, comme la lumière qui traverse les nuages dans un ciel de tempête. Je suis encore sous le choc de son regard. J'ajoute mentalement le « gris Yacine » à mon Pantone personnel.

Je m'accroche au bras du pompier qui m'aide à me hisser debout. Laurent, je crois ? Je m'applique toujours à mémoriser les prénoms et visages des gens que je côtoie.

Les cris du perroquet se sont finalement tus : l'homme au casque – celui qui m'a renversée alors qu'il doublait le camion des éboueurs au moment où je traversais – farfouille

avec urgence dans son petit sac à dos noir et en ressort une carte de visite d'un étui réservé à cet effet. Il me la tend — j'ai l'impression que c'est un geste avec lequel il est particulièrement intime —, mais elle lui échappe des mains. Il peine à la ramasser au sol tant ses doigts sont bouleversés. Il se redresse puis il hisse son regard avec lenteur jusqu'à mes yeux, comme si c'était une escalade périlleuse qui le terrifiait. C'est tout tourneboulé dans ses prunelles. Mais, à travers l'embrouillement, je reconnais l'enfant solitaire : qui se ressemble s'assemble, pas vrai ? Un visage bouleversé, qui voudrait se faire la malle. Ses mots se sont égarés, inscrits aux abonnés absents. Ce regard me chamboule, alors je pose la main sur son blouson de motard, cette carapace noire et grasse derrière laquelle il s'abrite. Je lui souffle : « Passez me voir à l'hôpital Sainte-Anne, c'est là que je travaille. » Je le lui répète, car c'est sûr qu'il n'a pas compris la première fois, tout noyé qu'il était dans sa litanie maintenant silencieuse de ses « Ça va, ça va, ça va, ça va ? ». Je n'ai pas prêté attention au nom sur le bristol entre mes doigts.

Puis je tourne la tête et me dirige avec précaution vers la voiture des pompiers.

— Euh, m'dame ?

C'est « mon » éboueur qui s'adresse à moi. Intimidé ? Surprise, je me retourne vers Yacine : que me veut-il ? Il s'avance dans ma direction. Dans ses mains gantées de gris, tel un oiseau tombé du nid, repose délicatement ma balle-rine en daim rose pâle.

## *Lundi*

Durant le trajet dans le camion des pompiers, je me refais le film de cette matinée.

Une énième mauvaise nuit, hantée par ces fantômes qui ne me laissent plus une minute de répit. Le réveil réglé sur 7 h 01 et 7 h 03, je déteste les chiffres pairs. Ça tombe bien, aujourd'hui c'est le 13 mars 2023. C'est mon anniversaire. Trente-trois ans. Ma robe talisman sortie du placard en cet honneur.

La peur d'être en retard. Mais non, comme tous les lundis et jeudis matin, j'ai reconnu le bruit du camion des éboueurs qui s'enfilait dans la rue. J'ai aperçu sa silhouette qui se découpait à l'arrière du monstre à quatre roues. Toujours à la même place, côté trottoir, perché avec crânerie. Lorsqu'il m'a reconnue, il s'est redressé avant de m'adresser son petit salut, cette curieuse révérence aérienne et ironique à la fois. Quel panache il a, mon d'Artagnan des poubelles ! Je lui ai soufflé mon plus beau sourire, celui qui n'appartient qu'à lui. L'anonymat me donne tous les courages. Celui des poltrons sans doute, mais qu'importe.

Il est le rayon de soleil de mon lundi matin. Je viens de découvrir qu'il s'appelle Yacine.

Parvenue à l'hôpital Sainte-Anne où je travaille, je descends de *Gustave* : c'est ainsi que les pompiers ont baptisé leur camion. Dans cet habitacle incongru, je me suis sentie en sécurité. Ils ont écouté mon cœur, vérifié ma tension. En ce qui concerne le choc à la tête, je leur ai promis de « faire le nécessaire » au plus vite.

Dans les vestiaires, je me lave les mains : l'eau qui disparaît en tourbillonnant dans l'évier est d'un rose trouble, rose sale. Je chasse les derniers grains noirs, souvenirs de ma rencontre brutale avec le sol : ils ont laissé de minuscules empreintes dans ma chair, champ miné miniature. Je désinfecte : ça pique fort. Un élan surprise, une impulsion enfantine : j'approche les mains de mon visage et souffle dessus, de gauche à droite, puis de droite à gauche, avant de les effleurer des lèvres. Pas très hygiénique, un tantinet grandiloquent et quelque peu ridicule, mais peu importe : je me sens mieux. J'envoie un sourire moqueur à mon reflet puis réarrange ma queue-de-cheval, la bougresse, qui a rompu les rangs sans préavis.

Ma main plonge à l'aveugle dans l'anarchie de mon sac, à la recherche du porte-clés en cuir. Mes doigts reconnaissent et extirpent mon petit gri-gri. Le temps d'une rapide caresse sur le ventre rouge de l'oiseau sculpté en bois, j'ouvre mon casier et revêts ma tenue de travail ainsi que la blouse d'infirmière par-dessus. Ma ballerine a une tache de goudron sur le côté extérieur. Il faudra la nettoyer. J'enfile mes sabots

en plastique blanc et avale sans eau un comprimé de paracétamol pour prévenir mal de tête et courbatures, fréquents après un choc ou un léger accident.

La porte des vestiaires s'ouvre sur ma collègue Corinne, dans son état matinal habituel : essoufflée, les joues rougies par la hâte. Ses yeux bleus écarquillés semblent découvrir le monde comme si chaque instant avait le pouvoir de l'étonner.

Dans le miroir, l'arrière-plan mouvant que forme Corinne s'estompe. Je contemple mon visage que j'ai toujours trouvé quelconque : ni laid ni beau, égaré dans ce *no man's land* qui me rend invisible. Les iris couleur ambre, une nuance un peu étrange. Ce léger strabisme que je déteste. Les taches de rousseur, délavées et fades ; prêtes à s'excuser de leur présence inopportune. Comme moi. Je suis un peu plus jolie en été, lorsque mes taches de rousseur foncent, que ma peau tend vers le caramel doré, que mes iris orange noisette paraissent plus clairs. Mais à vrai dire, hormis lors de quelques sursauts de mon orgueil féminin – pitoyables et ridicules barouds d'honneur –, je préfère ne pas être remarquée.

Je repense aux fantômes qui peuplent mes nuits. Je recompte dans ma tête et sur mes doigts. Toujours ce même chiffre. Treize. Combien de temps me faudra-t-il pour réparer ?

Tout a commencé il y a un peu plus d'un mois. Mercredi 8 février, une journée en apparence ordinaire. Pourtant, ce jour-là, ma vie a basculé. Une réunion extraordinaire de service à l'hôpital. Nous étions tous intrigués : de quoi

s'agissait-il ? Le professeur avait présenté une liste : celle des décès survenus à l'hôpital en 2022. Répertoire de cas, ceux de nos patients dont la mort aurait pu, peut-être, être évitée. Il avait tout décortiqué, analysé, essayé de comprendre pour que cela ne puisse plus se reproduire. Pas question ici d'erreur médicale ou d'accusation mais plutôt : aurions-nous pu faire quelque chose de plus, aurions-nous pu empêcher ces décès ? Puis il nous avait distribué sa liste maudite, avec tous les détails de leur mort.

De retour chez moi, j'avais étudié ce sinistre inventaire. J'avais identifié ceux qui avaient été mes patients. Treize noms. Non plus des statistiques, mais des personnes que j'avais soignées. Treize vies perdues ? La vie et la mort, la frontière entre les deux, si fragile et délicate.

Aurais-je pu faire mieux ? Rappeler au chirurgien éreinté un symptôme préoccupant, mesurer les signes vitaux une fois de plus que stipulé, écouter davantage mon instinct ? Impossible de me contenter du « Ce n'est pas ma faute ». Trop facile. Mais si j'osais regarder les faits en face, ça me menait où ?

Cela avait signé l'arrêt de mort de ma vie lisse, de mes nuits insouciantes. La toute première chose que j'avais faite ce soir-là, c'est apprendre par cœur leurs noms, ainsi que tous les détails de leur dossier médical. J'y avais passé la nuit et je m'étais promis de me les répéter tous les jours, comme une litanie, pour que ces personnes ne disparaissent pas. Hors de question qu'elles deviennent invisibles.

Depuis ce mercredi 8 février 2023, je ne me couchais plus seule : nous étions dorénavant quatorze à partager

mon lit. Pas commode de bien dormir dans ces conditions. J'avais vite réalisé qu'égrener leurs noms et leurs histoires comme un précieux chapelet ne serait pas suffisant. Mais que faire d'autre ? Le désarroi m'avait conduite vers mon ami, mon sauveur. Florian.

Une main légère sur mon épaule, celle de Corinne. Il est huit heures. Notre service commence.

J'ai pris rendez-vous pour mon scanner à treize heures, impossible d'avoir un créneau plus tôt. Ils m'ont demandé si c'était urgent, je n'ai pas osé répondre que oui, ni mentionné ma très brève perte de connaissance. Hormis les vertèbres cervicales un peu raides, l'incendie sur la paume des mains et mon mal de tête en passe de vouloir damer le pion au petit comprimé antidouleur de rien du tout, je me sens bien.

À treize heures, je me dirige vers le service pour mon scanner. Devant l'entrée, il y a Machin. Dès qu'il m'aperçoit, il barre avec une fausse désinvolture le seuil de la porte de son bras et me regarde en souriant. Pas question de l'appeler par son nom, cet âne de collègue. Cet homme qui se croit irrésistible et qui pense qu'il lui suffit d'un battement de cils pour obtenir tout ce qu'il désire. Et pourtant, quelle gourde, je ne peux pas me plaindre, parce qu'avec moi, son petit manège marche toujours. Non pas parce que je le trouve beau ou que je « craque » pour lui. Non, parce que je n'ai pas appris à dire non, je n'ai pas appris à me battre. On ne m'a jamais montré le mode d'emploi. J'ai juste découvert comment survivre en me fondant dans le

décor. À ce jeu – drôle de jeu ! –, je dois avouer que je me débrouille pas mal du tout. On a les victoires qu'on peut.

Machin m'explique qu'il a une urgence, son patient a rendez-vous à dix-huit heures, ça serait fantastique si je pouvais changer avec lui, il prend mon créneau de treize heures et me passe le sien de dix-huit heures, quelle chic fille je fais. Il savait qu'il pouvait compter sur moi, il me revaudra ça, d'acc' ? Il pousse son patient sur un fauteuil roulant à l'intérieur de la pièce. La porte se referme sur eux. Je n'ai rien dit, je n'ai pas eu le temps. En tout juste quelques misérables secondes, je me suis fait carotter. Une fois de plus. Quant à la « charge de revanche », je sais bien que je n'en verrai jamais la couleur. Il faudrait déjà que j'ose réclamer !

Je prends mon sandwich et me dirige vers « mon » banc. Je mange toujours seule – à l'extérieur, autant que possible – et cela me convient parfaitement.

Depuis ce matin, l'air s'est réchauffé. Un souffle de printemps – de ceux qui insufflent un ressort supplémentaire dans nos pas, se faufilent dans nos pensées d'hiver – s'immisce dans la nature encore engourdie. Malgré tout, j'apprécie d'avoir troqué ma robe fleurie pour l'uniforme habituel que je porte sous ma blouse : jean, tee-shirt blanc à col rond, chaussettes épaisses dans les sabots.

J'adore ce parc : les feuillus centenaires encore nus et vulnérables, les pins et le rouge brûlé de leur écorce qui repousse de plus en plus haut leurs coiffures vertes ébouriffées, émouvantes dans leurs déséquilibres gauches. Je ferme un instant les yeux et me concentre sur ce que je perçois. Au

milieu du bruissement confus de la vie autour de moi, il me semble démêler un frémissent, dans ce parc comme dans mon cœur – le même ? Le murmure de l'espoir. J'ouvre les yeux. Comme un geste rituel, ma main se dirige vers le pendentif dissimulé sous le tee-shirt : un soleil doré avec ses rayons baroques.

Je repense à ce jeudi, un jour après cette réunion qui a tout changé : la course désordonnée pour aller retrouver mon ami Florian à la fin de mon service. Il m'avait observée – ma respiration haletante, le regard empli de tumulte –, sérieux comme un hibou, les pointes blanches de ses chaussettes sanglées dans d'incongrues Birkenstock dépassant de son aube de prêtre. Il m'avait jeté sans préambule :

— Si tu devais mourir demain, aurais-tu des remords ?

J'en avais eu le souffle coupé. Je ne m'étais pas préparée à un assaut frontal. Alors, pour gagner du temps, j'avais fixé la blancheur éclatante du col romain qu'il avait presque toujours de travers, contrastant avec le bleu nuit de sa chemise, puis remonté vers l'oreille gauche et son lobe percé sans anneau, vestige d'une adolescence rebelle avant la spectaculaire rentrée dans les ordres, au sens littéral du terme, que je ne parvenais toujours pas à comprendre.

Il m'avait pris les mains, me forçant à ne plus chercher à élucider sa question. Après tout, c'était moi – en pleine crise de panique ! – qui étais venue le voir dans son église. Il avait voulu nous diriger, comme d'habitude, vers le confessionnal. Non, pas le temps, lui avais-je soufflé. Et comme deux amants pressés, qui se ruent l'un sur l'autre avant même de parvenir à la chambre à coucher, je l'avais

poussé sans ménagement vers le premier banc de bois sombre patiné par des milliers de prières, de bondieuseries et d'hypocrisies.

J'avais levé mon regard vers ce visage que je connaissais presque par cœur, ces lèvres que j'avais même embrassées, avec maladresse et sans grande conviction, bien des années auparavant. Je n'avais pas pu prononcer un mot, pas tout de suite.

Puis j'avais détaché mes mains des siennes et m'étais mise à compter avec lenteur et application, le pied droit battant la mesure au rythme de mes doigts dépliés. La main gauche y était passée, et la droite. Puis retour sur la gauche, terminant par le majeur. Treize. J'avais relevé la tête et croisé son regard interrogateur. Surprise. Je l'avais oublié.

Treize noms, treize vies gaspillées. Je ne pensais plus qu'à elles. J'avais compris à ce moment-là que je ne pourrais plus poursuivre ma vie comme avant et oublier cette réunion de la veille ; la conclusion que treize âmes avaient été entre mes mains, et que je n'avais su les protéger.

J'ai souvent l'impression de flotter dans ma vie. Mais il y a une chose qui m'ancre, à laquelle je peux toujours me raccrocher : je suis une excellente infirmière. Alors, ce rapport, ces treize noms, c'est le tapis qu'on tire sous mes pieds et qui fait tout valdinguer. Mon unique fierté qu'on m'enlève. Je sais que je dois réagir, rééquilibrer cette conclusion. Mais comment ?

Florian avait hoché la tête avant de souffler, un rien mélodramatique et cabot :

— Alors, qu'est-ce que tu attends ? Fais-nous ton *Eat, pray, love*. Je te donne du *Va, pardonne, répare*.

J'étais estomaquée. Sans même que j'aie eu besoin de me confier, il avait su quoi dire. Comment faisait-il ? En était-il de même avec ses ouailles ? Parvenait-il aussi à les ramener dans le droit chemin, juste avec deux ou trois paroles asse-nées de son ton tranquille, de ces mots qui empoignent par le colback ?

Il avait répondu à mon expression :

— Julia Roberts un jour, Julia Roberts toujours ! Je suis souvent particulièrement inspiré avec toi. Ça ne fonctionne pas aussi bien avec mes paroissiens, quel dommage !

Il avait ajouté, affichant un ton bourru :

— Et puis bon sang, arrête de faire semblant d'avoir besoin de Dieu. Tu n'abuses personne ! Va plutôt m'offrir à boire, ça fait soif ! Si j'étais ton psy, j'aurais fait fortune depuis longtemps. Bien plus qu'ici, avait-il dit, le regard parcourant avec amour cette petite église romane toute simple qu'il adorait presque autant que son Dieu.

Surprise par sa tirade, je n'avais pas pu me retenir : j'avais éclaté de rire. Je me sentais déjà mieux. Je trouverais le moyen de réparer. De toute façon, je n'avais pas le choix.

J'avais ajouté, afin d'avoir le dernier mot :

— Mince, tu as percé mon secret ! Mais tu sais, tu es beau comme un camion dans ton habit de prêtre. Bien plus sexy qu'un psy. Et moins cher aussi.

Amusé, il avait hoché la tête. Impossible de décrire la texture de notre relation, depuis les temps immémoriaux où l'on se connaissait. On s'offrait le plus précieux des cadeaux : celui d'oser se montrer tels qu'on était vraiment, tels que personne d'autre ne nous voyait. Parce qu'on s'était connus avant d'avoir appris à jouer à cache-cache avec notre ombre, à nous planquer derrière des paravents ? Peu importait. Il avait choisi de ne plus chercher à tout comprendre, tout mettre à plat. Juste accepter les évidences. Et qu'importe ce qu'il venait de dire, je savais qu'il ne supporterait pas de ne plus me voir le dimanche à sa messe ou de ne plus m'entendre chuchoter dans son confessionnal, même s'il devinait que je le faisais avant tout pour assouvir mon goût du cérémoniel.

— Allez, viens, j'te paie un coup. Mais seulement si tu mets ta soutane et troque les Birkenstock pour les santiags !

Le même soir, seule chez moi, les questions étaient revenues me hanter. Je me sentais responsable de ces treize âmes. Je devais réagir. Mais comment ? C'était absurde, aberrant, mais je ne pouvais plus penser à rien d'autre. Dorénavant, ce serait mon chemin de croix. Ma couronne d'épines. Florian avait prononcé le mot « réparer ». J'avais consulté mon vieux dictionnaire : du latin *reparare*, remettre en état quelque chose qui a été détérioré, abîmé. Les synonymes me semblaient insensés : comment peut-on colmater, rapiécer, retaper, effacer ou racheter une mort ?

Au fil des jours et des nuits d'insomnie, c'était devenu une obsession. Mais je tournais en rond : je ne pensais qu'à

cela et pourtant, je n'avais encore rien entrepris. J'implorais le Dieu de Florian tous les soirs.

Cependant, pour la première fois, je ressentais quelque chose d'étrange et d'extraordinaire : une fièvre sans température, une urgence faite d'envie. Une impatience du lendemain ?

Mon sandwich est terminé. Presque toujours le même, auquel j'apporte un soin quasi religieux : baguette coupée de biais, épaisse couche de beurre demi-sel sur un côté, de moutarde à l'ancienne sur l'autre, j'enlève toujours les boules de mie de pain du centre. Deux tranches de jambon cuit, de fines lamelles de cornichons ou des câpres. J'aime cette permanence, cette borne, dans mon quotidien professionnel. Ce contrôle, aussi dérisoire soit-il, me reconforte. Le besoin d'être rassurée par le fait que les opposés – la douceur et le moelleux contre l'acidité, le piquant et le croustillant – peuvent être réunis et générer de l'harmonie. Si ça marche pour un sandwich, alors je peux oser croire que ça marche pour le reste dans la vie ?

J'éparpille les miettes laissées sur mon pantalon et me lève. J'espère qu'un rouge-gorge en profitera.

L'après-midi, je fais ma tournée avec Corinne. Être avec Corinne, c'est sauter à pieds joints dans un sac sans fond, débordant de bruit et de mouvement. Pas moyen d'échapper à son brouillon désordonné de gestes et de paroles balancées à toute blinde, des fois qu'on la fasse taire. Je ne sais pas comment font les autres, mais moi, j'appuie sur *off* dès que

je suis avec elle. Trop d'espace personnel envahi, trop de prises à partie, trop de blagues surjouées et pas drôles. Les larmes cachées derrière les rires forcés ? Quand je suis avec Corinne, je me mets en apnée au fond de la piscine, attendant que l'agitation à la surface se calme pour remonter.

Rapide point avec notre chef de service au détour d'un couloir. Il s'adresse toujours à Corinne en l'appelant Catherine. Et pour le chirurgien ortho, elle est Christine. Je ne l'ai jamais entendue les corriger. On se ressemble peut-être davantage que je ne le pense ?

Devant la machine à café, je profite d'une accalmie dans notre journée et j'évoque avec une feinte nonchalance l'intervention du docteur Vabelle devant Corinne, lui demandant ce qu'elle en a pensé. Des semaines que je m'interroge : suis-je la seule à être obnubilée par cette réunion du 8 février ? Elle avoue avoir étudié la liste, cherché ceux qui avaient été ses patients. Puis conclu qu'elle n'aurait rien pu faire d'autre. Elle me regarde en haussant les épaules avec fatalisme : « On n'est pas Dieu, on ne peut pas tous les sauver. C'est comme ça, il faut tourner la page. Il faut apprendre à se protéger, sinon on ne peut plus vivre. » En disant ces mots, sa physionomie change. Derrière la dureté apparente, je devine des ombres. Elle finit d'un trait son café, jette le gobelet et un dernier regard à mon visage puis se détourne avec brusquerie. Elle s'éloigne, silhouette surprenante : un sablier à taille humaine qui habite de curieuse façon sa blouse d'infirmière.

En fait, malgré des comportements aux antipodes – je rase les murs et Corinne en fait trop –, les résultats sont les

mêmes : personne ne nous remarque. Comme ces plantes en plastique qui ornent les couloirs de l'hôpital. Elles font tellement partie du décor qu'elles sont couvertes de poussière et personne ne semble y prêter attention.

Sauf elle. Je repense à cette femme de ménage, celle qui travaille souvent de nuit. Une créature vêtue de noir, avec deux nattes longues et épaisses qui émergent de son foulard. J'avais presque entendu la caresse de son torchon humide sur chaque feuille de plastique vert. J'avais deviné un murmure – des paroles de réconfort ? –, puis une drôle de musique étouffée s'était envolée, à mi-chemin entre la ballade et la plainte, quelque chose de beau et de triste, de léger et de terrible. Les bruits autour de nous s'étaient estompés. Elle soignait ces décorations de pacotille, les traitait avec délicatesse et tendresse, comme si elles étaient à la fois fragiles et essentielles. Alors que je l'observais, elle s'était redressée, avait planté ses yeux dans les miens – une véritable collision – puis, sans un mot, elle avait repris son nettoyage en me tournant le dos.

L'après-midi se tire et s'étire sans fin. Cette journée bizarre d'anniversaire n'en peut plus durer. Je suis lasse. En faisant les soins de Mme B., je suis prise d'une violente nausée. Je n'y suis d'habitude pas sujette. Certains de mes collègues envient d'ailleurs mon stoïcisme à toute épreuve face aux odeurs.

Lorsque je sors de la chambre de Mme B., je retrouve Corinne dans le couloir. Elle fronce les sourcils et me dit quelque chose. Je n'ai pas entendu et lui fais répéter :

— Hey, arrête de tanguer, on n'est pas sur un bateau.  
Tu as bu ?

Corinne s'approche de moi, m'observe et conclut :

— Tu n'as pas l'air dans ton assiette, ça ne va pas ?

— Il est quelle heure ?

Corinne fronce les sourcils et ses yeux paraissent encore plus globuleux :

— Six heures moins le quart, pourquoi ?

— J'ai un scanner prévu à six heures ; j'ai fait une petite chute ce matin.

L'agitation la reprend. J'entends des phrases mitraillées : « Une petite chute ? C'est toi, ce matin, qui es arrivée dans le camion des pompiers ? Tu aurais pu me le dire. Pourquoi tu n'as pas pris rendez-vous avant ? Comment tu te sens ? »

Je l'ignore :

— Ça t'ennuie si j'y vais maintenant, au scanner je veux dire ?

Corinne répond : « Bien sûr, je vais t'accompagner, je... » Mais je lui tourne déjà le dos et me dirige vers les vestiaires pour prendre mon livre : je préfère sa compagnie.

Je patiente sur une chaise en plastique jauni. Mes yeux fixent sans le voir le bout du couloir, si long qu'il faut fournir un effort pour distinguer les détails du mur du fond. Mes doigts effeuillent de façon distraite les pages du roman posé sur mes genoux. *Le Chant du monde* de Jean Giono. Une édition ancienne, n. c. ou non coupée, de celles où, pour avancer dans sa lecture, il faut déflorer le livre, page après page. La texture de la couverture est à la

fois cotonneuse et un peu râpeuse, à mi-chemin entre une peau de pêche et de la feutrine. Le parfum qui se dégage de ces feuillets violentés est sucré, presque vanillé.

Je sors de ma rêverie, m'apprête à glisser avec délices dans les mots de cet auteur d'un autre siècle, mort plus de cinquante ans avant ma naissance. Je découvre une tache rouge sombre, à côté du sobre Gallimard en majuscules noires. C'est curieux. Une idée me traverse l'esprit ; mes épaules se contractent. Je dirige avec lenteur mon index vers mon nez, effleure une narine, puis l'autre. Rien. Puis, avec plus de réticence, vers mon oreille droite. Je le retire et l'observe : il est nappé d'un rouge visqueux, plus clair que la tache sur le livre.

La déduction est simple : probablement une fracture du rocher. Traumatisme crânien. Hémorragie cérébrale. C'est mauvais signe. J'ai besoin de temps pour mener à bien ma mission, pour parvenir à réparer ces treize vies...

Juste le temps de faire signe à Corinne que j'aperçois soudain dans mon champ de vision une ombre à ses côtés. Juste le temps de me sentir tanguer – perdre pied ou perdre vie ? – et de sombrer.

## Deuxième partie

*Nuit de lundi à mardi*

Claquement sourd.

Claquement sourd, lointain.

Claquement sourd, lointain. Invisible.

Claquement sourd, lointain. Invisible. Étrange. C'est beau ?

Claquement sourd, lointain. Invisible. Étrange. C'est beau ? Régulier. Métronome ?

Yeux fermés. Lassitude.

Pas faim, pas soif, pas mal. Je flotte ?

Je suis qui ? Je sais qui je suis, mais les mots, les images, ne viennent pas. Tout est familier, mais étrange aussi. Comme les pièces d'un puzzle mélangées.

Je suis où ?

Ce claquement sourd, lointain. Invisible. Étrange. C'est beau ? C'est régulier. Comme un métronome. Bruit mort ? Non, un bruit n'est pas mort. Un bruit, c'est la vie...

Toujours ce claquement, comme un battement de mains. Sur quelle musique ? Je n'en entends pas. Je veux dormir.

Le bruit revient. Toujours le même. Pas d'urgence ni de précipitation. J'aimerais que ce bruit cesse.

Un souvenir. Une image, plutôt une sensation : une musique comme une poésie qui fait mal et me rend triste, mais me fait du bien aussi. Peine et plaisir mélangés.

Pas comme cette musique ici, maintenant, ce claquement de mains sec et trop régulier. Ce bruit qui prend toute la place. Qui me domine. Pas la force de lutter.

Que se passe-t-il ? Je me trouve où ?

J'essaie d'entendre Haevn : ce nom étrange m'est revenu. Je crois qu'il m'est familier. Je voudrais que la musique de Haevn couvre ce claquement qui me tourmente. Je me concentre. Me reviennent des notes tristes, arrangées avec élégance. Mais le battement sec étouffe la poésie. Piétine tout.

Le bruit des vagues ? Non, pas des vagues. Ce bruit qui couvre tout, avec sa régularité de métronome. Si je l'entends, c'est que tout va bien ?

Et pourquoi ça n'irait pas ? Je suis où ? Je perds le haut, je perds le bas. C'est puissant, un peu violent. Ça me heurte, ça me bouscule. Je me retire, je me sauve. J'ai peur. Une nouvelle aspiration qui me saisit entière, pour mieux me

jeter en avant, pour mieux m'écraser et m'exploser. Fracas dans ma tête, dans mon être. Je disparaissais.

C'est le bruit qui me ramène à la conscience. Ce battement de mains, lointain, mais régulier. Maintenant, il laisse un peu de place. Je perçois autre chose. Un bruissement. Comme le battement d'ailes d'un immense papillon. Comme si l'air qui m'entoure ondulait.

Le bruit semble faire partie de moi. Le bruissement se rapproche puis s'éloigne. Fragile, insaisissable. Fluide. Cet air autour de moi qui change de forme, ou de densité, ou les deux. Je ne sais plus. Les vagues sont toujours là, elles aussi. Mais moins violentes.

Le bruit s'éloigne, les vagues aussi. Un poids léger, en mon centre ? Mais c'est quoi le centre de moi ?

Je m'accroche, je me concentre, je m'empare de ces sensations puissantes et mouvantes. Je les accepte. Les laisse m'envahir. Et me parvient quelque chose de nouveau. Une musique. Différente du claquement. Différente de Haevn. Une voix ? Oui, c'est cela. Comme des pas qui montent sur le fil, l'abîme en dessous. Une tonalité déplaisante, qui me fatigue. Je la reconnais ? Je ne sais plus. Je suis tellement épuisée.

Des bruits me tirent, me secouent, m'agrippent. Des voix.

J'entends des voix ! C'est bon signe, je crois. Il y en a plusieurs. Celle que je reconnais, désagréable, aiguë, précipitée. Une autre plus ronde, plus basse. Qui ne se presse pas. Qui prend beaucoup de place, même sans faire du bruit. Une voix qui est au centre. Puis une autre, comme un chien assis devant son maître. Des vagues me traversent. Des images me reviennent. Je me concentre. J'entends des mots, je ne les comprends pas et pourtant, j'ai l'impression qu'ils ne me sont pas étrangers. Ils s'enroulent pour former des fils. Des fils un peu étranges, déroutants. Que je repasse sans cesse dans ma tête pour me les approprier. Petit à petit, des fragments me reviennent, des bribes que je reconnais. L'intuition, la certitude que ce sont des mots que j'ai déjà prononcés : « Extrême vigilance. Ventilateur. Saturation. Échelle de Glasgow. »

J'entends des voix, mais je ne vois pas ? Suis-je aveugle ?  
Pourquoi est-ce que personne ne me parle ? Suis-je invisible ?

Un nouveau bruit mat, sourd. Les bruits se taisent, sauf ce maudit battement de mains. Le bruissement disparaît. Et pourtant, je n'ai pas l'impression d'être seule.

J'essaie de trouver un sens, de replacer le haut en haut et le bas en bas. L'échelle de Glasgow ? Je sais que je connais ce nom, mais le sens ? Me reste une sonorité familière, mais creuse ; une maison sans pièces.

Soudain, il me semble ressentir quelque chose d'étrange, une légère pression. Une chaleur. Si je sens ça, c'est bon signe, non ?

Et ça me revient, le Glasgow. Une mesure pour évaluer la profondeur du coma d'un patient. Oh non...

C'est moi le Glasgow ? Un rétrécissement, comme si je devais passer par quelque chose de trop étroit pour mon corps. Mon corps ? C'est vrai, je suis un corps. Non : j'ai un corps. Est-ce que je le sens ? Je ne suis pas sûre... La sensation étouffante revient, plus prononcée. J'ai faim, j'ai soif, j'ai froid ? Pas vraiment. J'ai mal ? Je ne sais pas, je ne crois pas. C'est déjà ça. Je n'ai jamais été courageuse pour supporter la douleur. Chochotte. Ce mot qui me revient soudain, désagréable.

Je dois rester calme. Me raccrocher à cette notion. L'échelle de Glasgow : de quel chiffre ont-ils parlé ? Je me concentre, je me cramponne à cette réalité nouvelle et bizarre qui me parvient de façon décousue. Ça y est : sept.

Sept sur l'échelle de Glasgow ?

C'est le bruit qui me ramène à la conscience. Et tout me revient : l'accident, les circonstances jusqu'à la goutte rouge à côté du noir Gallimard... Alors, ce bruit, c'est le respirateur artificiel ? Je suis intubée ? En réanimation ? Sept sur Glasgow : je ne suis pas morte, mais je ne vis plus vraiment. Est-ce réversible ?

Soudain, un poids sur moi. Énorme. Qui m'enfoncé. Me fait disparaître. M'engloutit.

Je cours, aussi vite que je peux. Mais je n'arrive pas à avancer. Mes jambes bougent, mais je reste sur place. L'ombre se rapproche. J'y mets toute mon énergie, mais rien à faire. Je dois m'enfuir au plus vite. Tout est gris autour de moi. Mais le noir se rapproche. Il va me rattraper... Je dois crier, lui faire peur. Fuir. Cette frayeur. Non ! Le noir m'attrape, commence par les pieds, monte, m'engloutit. Me serre. Me noie.

J'entends à nouveau le bruit de mon respirateur artificiel. Je sens une pression sur ma main, une chaleur plaisante. Puis une voix, cette voix désagréable qui me dit, qui répète encore et encore : « Tout va bien. Je suis là. Tu es à l'hôpital, notre hôpital. C'est Corinne. Tu es au service réanimation. Tu es dans le coma, mais pas trop profond. Tu es jeune et en bonne santé, alors c'est sûr, tu vas t'en sortir. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir ! On va prendre soin de toi. Je ne te lâcherai pas. »

La pression s'accroît sur ma main. « Tu n'es pas seule, d'accord ? Accroche-toi. Je te tiens. Tout ira bien. »

Je suis enfermée. Une cage ? Je ne vois pas la sortie. Il y en a une ? J'ai peur. Je me sens seule. Je m'enfoncé. Je dois me ressaisir. Si j'entends Corinne et comprends ce qu'elle dit, c'est très bon signe.

Je suis une prisonnière dans mon corps cassé. Comment vais-je sortir de ce coma ? Une oppression, une sensation

d'urgence. L'impression d'avoir oublié quelque chose d'essentiel. Quoi ?

« Chut », sa voix est plus douce, moins désagréable. Je ne sais depuis combien de temps je suis ici, je ne sais depuis combien de temps elle est là. Corinne. Une surprise. Elle me veille.

Le noir s'éloigne.